

multiplièrent de tous côtés. Des industriels et des royalistes, profitant de l'état de l'opinion, imaginèrent d'exploiter la pitié publique en ouvrant des bals de victimes, où l'on n'était admis qu'autant qu'on avait eu un parent mort sur l'échafaud, où l'on ne pouvait danser que si l'on avait les cheveux à la victime, c'est-à-dire coupés à fleur du col, comme les condamnés préparés pour l'échafaud. Les femmes se drapaient d'un châle rouge, pour rappeler la chemise rouge de Charlotte Corday et de la grande fournée des assassins de Robespierre et de Collot d'Herbois. Ces parades indécentes devinrent une mode dans une certaine classe de la société. Jamais on n'avait songé à pleurer de cette étrange manière ses malheurs domestiques. Ces exhibitions, ces travestissements, ces danses tout à la fois élogiques et satiriques symbolisaient, à ce qu'il paraît, la glorification des victimes et la flétrissure des bourreaux. *Que de choses dans un menuet!* Il est inutile d'ajouter un détail bien connu : c'est que ces bals n'étaient que des tripots, et ces prétendues victimes de la Terreur des joueurs, des débauchés et des filles perdues.

On trouve dans une pièce de vers d'Hégésippe Moreau une allusion à ces mascarades thermidorienues :

La charité dansante, avare de centimes,
Aurait prodigué l'or à ce bal des victimes.

Jamais peut-être on ne dansa tant que sous le Consulat et l'Empire : on célébrait les victoires par des bals, et les brillants officiers de l'Empire étaient heureux de pouvoir faire admirer leurs éclatants uniformes au feu des lustres des salons officiels, comme ils les avaient fait voir de près à l'ennemi sur les champs de bataille.

C'est ici l'occasion de dire quelques mots du bal que le prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche à Paris, donna le 2 juillet 1810 pour célébrer le mariage de l'archiduchesse Marie-Louise avec Napoléon Ier, bal resté si tristement célèbre par la catastrophe qui en fut la suite. Au milieu de l'immense mouvement de cette fête, à laquelle assistait tout ce que Paris comptait d'illustrations dans la diplomatie, l'armée, la magistrature, la finance, les lettres, les arts, le feu se déclara dans la grande salle où s'agitaient les danseurs. Il est impossible de se figurer le désordre qui éclata dans ce lieu de plaisir, transformé subitement en un spectacle d'horreur et de désolation. La jeune impératrice s'échappa à la hâte, mais l'empereur resta jusqu'à ce que les flammes fussent éteintes. Plusieurs personnes périrent dans cet effroyable incendie, et de ce nombre se trouva la belle-sœur elle-même du prince de Schwarzenberg. Ce triste événement, rapproché de la catastrophe qui avait déjà signalé les fêtes du mariage de Louis XVI avec cette autre archiduchesse, qui fut depuis la malheureuse Marie-Antoinette, éveilla dans l'esprit superstitieux du peuple de lugubres pressentiments qui, joints à son antipathie naturelle contre les alliances autrichiennes, lui firent regretter plus amèrement la bonne impératrice Joséphine.

Les bals publics suivirent l'essor, et partout il s'en ouvrit de nouveaux. Ce furent : Tivoli, magnifique établissement où tous les plaisirs se trouvaient réunis; les Folies de Chartres, ouvertes en 1797 sur l'emplacement du parc Monceau; le Jardin Byron qui, d'abord simple lieu de promenade, devint bal public en 1797; Paphos, ouvert en 1797; le Pavillon de Hanoire, en 1797-98; Idalie, bal établi dans le jardin de l'hôtel Marbeuf, au haut des Champs-Élysées, près de l'ancienne grille de Chaillot; le Jardin Beaujon, ouvert en 1801 par Ruggieri; celui de Psyché, qui était situé au coin de la rue Plumet et du boulevard des Invalides, ouvert en 1816.

Nous sommes arrivés à la Restauration : on danse encore, mais moins ouvertement; les bals publics sont considérés comme de mauvais lieux, ce qui n'empêche pas les spéculateurs d'ouvrir, en 1826, le Jardin Labouxière, dit le Nouveau Tivoli, au haut de la rue de Clichy et de la rue Blanche; le Tivoli d'hiver, qui fut ouvert rue de Grenelle-Saint-Honoré peu de temps après; le Prado, spécialement fréquenté par les étudiants, et situé presque en face du Palais-de-Justice, ouvert peu de temps avant la révolution de 1830, et enfin le bal Dourlans, aux Ternes. Sous le gouvernement de Juillet, peu de bals nouveaux s'ouvrirent. Les plus fréquentés étaient le bal Valentino, le Château-Rouge, le Casino, la Salle Sainte-Cécile, le bal Montesquieu, le bal du Mont-Blanc, la Salle d'Antin, le bal du Salon de Mars, l'Ermite, Montmartre, le bal de l'Élysée, la Grande Chartreuse, devenue le jardin Bullier, le Prado d'été, et surtout le bal Mabilille, fondé en 1840; plus tard vint le Château d'Asnières, qui eut une grande vogue, et qui, avec le Casino Cadet, sont à peu près les seuls établissements dansants créés depuis les vingt dernières années avec le Château des Fleurs, aujourd'hui disparu.

Outre ces bals, où un public spécial déploie un certain luxe, Paris a toujours eu dans son sein un nombre considérable de bals ou plutôt de *bastringues* exclusivement fréquentées par des ouvriers, des militaires, des pauvres diables qui se donnent le plaisir de se trémousser à l'envi au son criard d'un violon qui cherche vainement à s'accorder avec un cornet à piston. Rien de plus primitif qu'un de ces établissements, dont l'enseigne : *Au grand Vainqueur*

ou *Au Coq hardi*, se détache en lettres noires à la lueur d'une lanterne sur laquelle est écrit le mot, si plein d'attrait pour la jeunesse, BAL. Entrons : un ou deux quinquets fumeux sont fixés au plafond, un banc court tout autour des murs badigeonnés, chargés de l'inscription significative : « On ne fume pas en dansant. » Au fond, un orchestre formé d'une estrade peinte des couleurs nationales; et, au milieu de cette salle obscurcie par un nuage de fumée qui s'échappe des pipes de la galerie, qui boit du vin sucré sur des tables séparées de l'endroit réservé à la danse par une barrière, s'agitent et se démentent de jeunes femmes en tablier et en bonnet, tandis que de grands gaillards en blouse et en casquette frappent à coups redoublés du talon ferré de leurs souliers sur un parquet que la cire ne visita jamais. Tel est à peu près l'aspect des bals qu'on appelait autrefois bals de barrières. Les environs de l'Ecole militaire, de Vincennes, le quartier Mouffetard en possèdent un grand nombre.

D'autres, d'un ordre un peu plus relevé, sont fréquentés par des ouvriers plus soigneux de leur mise, par des jeunes filles échappées du magasin ou de l'atelier, et aussi par de braves familles d'artisans laborieux qui viennent se délasser le dimanche du labeur de la semaine en regardant danser la jeunesse.

Mais si nous portons nos regards sur ceux des bals que nous avons nommés tout à l'heure, sur Mabilille ou le Casino Cadet, le décor change, et avec le décor les mœurs, le public et le langage. Le fond seul est le même partout; peut-être même vaut-il moins ici que là-bas. L'ouvrière se rend au bal pour se livrer au plaisir de la danse; les femmes qui fréquentent les bals en vogue n'y vont que dans l'espoir d'y rencontrer quelque amateur de leurs charmes. Mabilille est aujourd'hui l'un des bals les plus recherchés du monde frivole. Le luxe du luminaire et de la décoration intérieure offre un coup d'œil magique, et l'étranger qui, pour la première fois, met le pied dans cet asile de plaisirs faciles, est émerveillé à la vue de ce jardin resserré dans d'étroites limites, mais brillamment éclairé par plus de trois mille becs de gaz, qui flamboient et reflètent la lumière dans d'élégantes vasques de marbre ornées de fleurs; un excellent orchestre faisant exécuter le répertoire le plus nouveau de quadrilles, de polkas, de redouas dansés par de charmantes personnes qui excellent dans l'art de lever le bout de leurs bottines à la hauteur de l'œil, tels sont les principaux attraits de cet établissement, fréquenté par un pêle-mêle d'individualités brillantes, énigmatiques, indéfinissables, qui appartiennent à tous les mondes : viveurs, artistes, capitalistes, jeunes fous avides de plaisirs et riches voluptueux blasés trouvent là de quoi satisfaire leurs goûts et leurs désirs.

Ce fut à Mabilille que certaines illustrations chorégraphiques prirent naissance. Qui n'a connu le fameux Chicard, qui, désertant un soir les bals d'hiver, introduisit à Mabilille la contredanse échevelée qui prit le nom de *cancan*? Chicard fut longtemps le grand prêtre du lieu. Et que de prêtresses il vit éclore! Céléste Mogador, devenue comtesse de Charbrillan, s'y fit une réputation qu'éclipsa bientôt celle de la reine Pomaré, et qu'égalait la non moins illustre Clara Fontaine au bal de la Grande Chaumière. Pritchard, Tortillard, Mercure, Mme Panache, Rose Pompon furent des célébrités de Mabilille, et plus récemment l'incomparable Rigolboche y régnait en souveraine, au milieu d'une cour assidue d'adorateurs qui se pâmaient d'aise devant le débauché de sa danse fantastique.

Mabilille a été chanté par le chansonnier Nadaud, et sa chanson les *Reines de Mabilille* a fait le tour du monde :

Pomaré, Maria,
Mogador et Clara,
A mes yeux enchantés
Apparaissent, chastes divinités;
C'est samedi, dans le Jardin Mabilille
Vous vous livrez à de joyeux ébats;
C'est là qu'on trouve une gaité tranquille
Et des vertus qui ne se donnent pas.

Mais passons du plaisant au sévère. Selon saint Chrysostome, il n'y a point de plus dangereux ennemis de la vertu que ces divertissements nocturnes, ces bals et ces danses pernicieuses; saint François de Sales blâme aussi fortement les bals, qui, choses indifférentes de leur nature, deviennent pleins de danger et de péril. « Je vous dis des danses, ajoute-t-il, comme les médecins disent des poisons et des champignons, les meilleurs ne valent rien, et les meilleurs bals ne sont guère bons. » Et Bussy-Rabutin ajoute : « Je sais bien qu'il y a des gens qui courent moins de hasard en ces lieux que d'autres; cependant les tempéraments les plus froids s'y échauffent. Ce ne sont d'ordinaire que des jeunes gens qui composent ces sortes d'assemblées, lesquels ont peine à résister aux tentations dans la solitude; à plus forte raison dans ces lieux-là, où les objets, les flambeaux, les violons et l'agitation de la danse échaufferaient des anachorètes. Les vieilles gens, qui pourraient aller au bal sans intéresser leur conscience, seraient ridicules d'y aller, et les jeunes gens à qui la bienséance le permettrait ne le peuvent sans s'exposer à de grands périls. Ainsi, je tiens qu'il ne faut pas aller au bal quand on est chrétien. » Nous sommes loin d'affecter un tel rigorisme, et le bal est une agréable distraction, lorsqu'il est donné dans

d'honnêtes maisons où le plaisir peut se prendre sans laisser derrière lui d'amers regrets.

— *Bals masqués de l'Opéra.* Ces bals, dont l'établissement remonte, nous l'avons dit, à l'année 1715, furent imaginés par le chevalier de Bouillon, qui en fut récompensé par une pension de 6,000 livres, et ce fut un moine qui inventa le mécanisme à l'aide duquel le plancher du parterre se trouve élevé au niveau de la scène. Dans l'origine, ces bals étaient donnés depuis la Saint-Martin jusqu'à l'Avant, et depuis l'Epiphanie jusqu'à la fin du carnaval; plus tard, ils eurent lieu seulement pendant cette dernière époque, et de nos jours ils commencent vers le 10 décembre pour se terminer au mardi gras. Vainement l'Opéra essaya de maintenir dans ses bals les traditions de bonne compagnie qui en faisaient un lieu de réunion destiné à la conversation mystérieuse, que favorisait le masque et l'interdiction de la danse; mais l'usage d'intriguer les assistants en leur faisant entendre qu'ils étaient reconnus sous le masque a fini par disparaître. Ces bals ont été, sous Louis-Philippe, livrés aux amateurs de la danse échevelée, burlesque, et ce fut le temps des costumes excentriques, débraillés; toutefois, cette mode passa, et, de nos jours, les bals masqués ont deux publics bien différents : celui des danseurs revêtus de costumes bizarres, mais élégants, et celui des promeneurs et des curieux, qui est le plus considérable. L'entrée du foyer est réservée aux habits noirs et aux dominos, et c'est un magnifique spectacle que celui de la salle au milieu de laquelle tourbillonne, à la lueur de milliers de flammes, un essaim de masques aux couleurs variées, multiples, étincelantes, mis en mouvement par un orchestre incomparable, qui exécute sous la direction de M. Strauss le répertoire le plus dansant qui puisse exister.

La démolition de l'Opéra va probablement mettre fin à ces bals, que l'étranger visite avec un curieux étonnement, qu'augmentent encore les fragments de conversations bizarres qu'il saisit au passage, et dont les locutions ne se trouvent dans aucun dictionnaire. Telles sont celles-ci : Madame, voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mon bras; et la dame de répondre : Merci, tu peux t'écouler. — Madame vous offrirai-je de faire un tour de promenade dans le foyer. — Quelle occasion! offre-moi un Balhazar chez Brébant, ou joue la fille de l'air — ce qui, en bon français, signifie : Ne promener avec vous, c'est peu agréable, offrez-moi à souper, ou retirez-vous.

C'est précisément ce langage émaillé d'argot et d'expressions pittoresques, débité avec des gestes à l'avenant par des femmes jeunes, animées par le plaisir, court vêtues, qui forme le principal attrait de ces réunions frivoles.

Gavarni, dont le crayon railleur a photographié sous tous ses aspects la vie de Paris, n'a eu garde d'oublier le bal de l'Opéra. Nous ne pouvons malheureusement rendre l'esprit de ces immortelles pochades dont le dessin fait pour ainsi dire tous les frais. Nous citerons au hasard quelques-unes des plus connues :

Deux masques abordent un bon jeune homme en habit noir, dont la figure semble indiquer qu'il ne prend pas autant de plaisir qu'il s'en promettait. C'est un diplomate, dit l'un. — C'est un épicier. — Non, c'est le mari d'une femme agréable. — Non, Cabochet; ne vois-tu donc pas, mon ami, que monsieur est un jeune homme, farceur comme tout, déguisé en un qui s'embête à mort.

Deux habits noirs, ornés chacun d'un faux nez, viennent d'être intrigués par un domino. « Qui diable ça peut-il être? — Voyons, mon oncle; ma cousine Claire a la migraine. Mme d'Astée est en deuil. Ma sœur... ma sœur a horreur des bals masqués, d'abord. Mme Debry... Philippe défend à sa femme d'y venir. Ma tante Clémence... — Ta tante est couchée. — Mais qui diable ça peut-il être. » L'expression des deux figures est intraduisible.

Un domino blanc rencontre un domino noir. « Il n'est pas ici, madame! — Il y viendra, madame! » On devine sous le loup de velours Célimène et Arsinoé.

Un habit noir, toujours orné du traditionnel faux nez et qui semble un substitut en goguettes à été victime d'une mystification très-fréquente au bal de l'Opéra : on lui a collé sur le dos un écriteau portant ces mots : « On désire céder Monsieur avec tous les avantages y attachés. S'adresser à Monsieur. »

Un masque se penche à l'oreille d'un monsieur qui bâille à se décarcasser la mâchoire. « Méfie-toi, Coquardeau; si tu ne finis pas de t'amuser comme ça, on va te ficher au violon. »

Un don Juan en habit noir supplie un domino de lever son masque. Un autre domino lui donne en passant cet avis charitable. « C'est vieux et laid, mon cher, tu es floué comme dans un bois. »

Le sexe faible a, dit-on, plus de ressort que la moins belle moitié du genre humain. Deux masques, homme et femme, causent ensemble : « J'ai cancané, dit l'homme, que j'en ai pus de jambes; j'ai mal au cou d'avoir crié... et bu que le palais m'en ratisse. — T'es donc pas un homme? »

Autre exemple.
L'HOMME : « V'là qu'il fait jour; j'suis échi-gné, moi, et toi? »

LA FEMME : « Moi pas. »
Deux gentils débauchés regardent du bal-

con des premières loges le tourbillon humain. L'un des deux laisse tomber cette philosophique réflexion : « Y en a-t-il des femmes! y en a-t-il... et quand on pense que tout ça mange tous les jours. C'est ça qui donne une fière idée de l'homme! »

Un masque adresse à sa compagne, en entrant au bal, de paternels avis : « J'espère que tu vas te tenir, Angélique, et que tu ne t'épanouiras pas comme l'autre fois!... Que tu étais d'une gentillesse à faire dresser le crin sur le casque à l'autorité. »

Un autre passe, du corridor, sa tête dans la lucarne d'une loge : « Voyons, Angéline, as-tu assez fait poser mousieu? »

A la sortie du bal : « Et si Cornélie ne trouvait pas de voiture? — Nous irions à pied. — Merci! je serai canaille tant qu'on voudra, mais mauvais genre, jamais! »

Encore à la sortie : « Et ton épouse? — Elle est au violon... mais c'est mon chapeau que j'ai perdu... v'là une de catastrophe! »

Un charlatan armé d'une longue baguette désigne deux débauchés, un homme et une femme, montés sur une banquette. « Le débaucheur mâle et femelle... vivants! rapportés d'un voyage autour du monde par M. Chicard, célèbre naturaliste, avec la permission des autorités! Le débaucheur est carnivore, fumeur, hydrophobe et nocturne. Il se repait de gibier, de volaille et de poisson... Il mange de l'huile, de la sole au gratin, de la mayonnaise de homard! il mange de tout... même de l'argent. »

Un mari rencontre sa femme en gamin : « Toi v'là ici, toi, c'est comme ça qu'tas ta migraine? — C'est comme ça qu'tu montes ta garde, toi? »

Un hussard gourmande un petit débaucheur gentil à croquer : « Monter à cheval sur le cou d'un homme qu'on ne connaît pas, t'appelle ça plaisanter, toi? »

Deux masques trouvent un bon jeune homme endormi sur une banquette : « V'là un gueur de petit pékin qui se divertit au bal comme un grain de plomb dans du champagne. — Ou comme une croûte de pain derrière une malle. »

Vers deux heures, lorsque les têtes se sont légèrement échauffées, des reparties plus ou moins spirituelles, mais toujours fortement épicées, s'entre-croisent avec une rapidité qui tient du prodige. Les dames de la halle pourraient seules tenir tête aux coryphées et jouer de la clarinette dans ce concert. C'est ordinairement au foyer qu'on lit ces assauts, très-goutés des badauds, qui forment bientôt un cercle compacte autour des joueurs. Esquissons au vol un de ces dialogues, en demandant grâce pour sa trivialité; encore allons-nous mettre un peu d'eau dans le ragoût avant de le servir.

Deux masques, homme et femme, qui le plus souvent se sont donnés le mot, se trouvent nez à nez sous l'horloge :

— Tiens, v'là ma blanchisseuse.
— Va donc coucher tes miches, vieux mufle.

— Ah! qué malheur? tu fais ta Sophie?
— A Chaillot, le gigneur.

— Des manières avec ton Dodophe!
— Dis donc, est-ce que nous avons gardé les moutons ensemble, vieux passionné?

— Fais pas ta tête... Une douzaine d'hutres et mon cœur.

— Mange-la tout seul, et vous serez treize à table.

— Pus qu'en ça de bagout; on voit bien qu'madame est d'la haute.

— D'la haute pègre, comme toi.

— Tu vas t'faire ramasser par l'autorité, si t'as tant d'esprit qu'ça.

— Est-i collant, ce moderne-là! puisque j'te dis qu'tas une araignée dans le plafond, un n'hanneton dans la voûte, une écrevisse dans le godiveau; vieux fêlé, va te coucher.

— Dites donc, madame, mettez-vous toujours vos cheveux sur vot' toilette?

— Et vous, monsieur, votre œil dans un verre? etc., etc.

Quelquefois deux farceurs s'entendent pour mystifier les badauds.

Tous deux se rencontrent :

— Ah! vous v'là donc enfin, dit l'un, gros et grand.

Le second, petit et maigre, ne répond rien.

— Eh bien, drôle! reprend l'autre, je ne suis pas fâché de te rencontrer.

Quelques flâneurs s'attrouperont.

— Gredin, c'est à moi cette chemise-là, continue le grand gaillard; ce pantalon, vous me l'avez escroqué, vous marchez dans mes bottines, canaille!

Le cercle se rétrécit autour des champions, le plus petit semble anéanti.

— Bien sûr, i va l'manger, dit un des assistants.

— Ah! brigand, reprend toujours le même en s'animant, je ne sais ce qui me retient de te faire empoigner, de te flanquer une...

On voit poindre le tricorne d'un sergent de ville.

— Eh bien, mon cher ami, reprend le colosse en prenant tranquillement le bras de son compère, voilà ce qu'il lui a dit, et l'autre n'a rien trouvé à lui répondre.

Est-ce bête! fait la foule désappointée.

Jusqu'en 1836 ou 1837, les bals masqués et costumés de l'Opéra ne furent que masqués pour les femmes, et costumés pour personne. Le débraillé de l'époque, le goût du travestis-